

Dernier Noël.

— Tu le lui diras, Marie!
— De grâce, ne me contrains pas !...
— Oui, crois-moi, il l'acceptera plus aisément s'il l'apprend de ta bouche.
— Oh ! mon Dieu ! que faire ? Il a toujours vécu dans cette maison ! Comment lui dire brutalement qu'il doit s'en aller à l'Asile ? C'est demain Noël ; laissons-lui au moins cette soirée.

Et, joignant les mains en un geste de supplication, elle regardait son mari, debout près de la fenêtre, où le soleil couchant mettait une flamme de pourpre. Le front barré d'un pli de mécontentement, l'homme, d'un geste brusque, repoussa en arrière la casquette sale qu'il mettait pour garantir ses cheveux de la poussière du fourrage. En voyant les larmes couler, abondantes, sur le visage de sa femme, un sentiment de compassion lui étreignit le cœur. Pour ne pas se laisser trop attendrir, il prit sa plus grosse voix et posément, ainsi qu'il le faisait depuis bientôt un mois, se mit à énumérer les raisons qui nécessitaient le renvoi de son beau-père.

— Vois-tu, Marie, cela ne peut plus durer ainsi ; il y a deux ans, quand nous nous sommes mariés, tout allait si bien ! Il n'y avait pas d'intérêts à payer et nous étions heureux...

— Ah ! oui, fit-elle tristement, nous étions heureux ! Le travail est un plaisir quand il n'y a pas le souci de renouveler, à la banque, ces maudits billets...

— Tu le dis toi-même, Marie ! Quand, il y a dix mois, le cousin Antoine est mort et qu'il fallut reprendre tous les cautionnements signés par ton père, je n'ai pas refusé ; tu le sais bien. Maintenant, je me fatigue ; j'ai besoin d'un aide. La municipalité m'offre un pensionnaire ; seulement, pour le loger, il n'y a que la chambre de ton père. Va le lui dire ; il comprendra bien... et pourquoi nous devons l'envoyer à l'Asile. Il cédera sa place. D'ailleurs, c'est sa faute, pourquoi avait-il signé les cautionnements ?

— Sans doute, il n'aurait pas dû, reprit-elle, en larmoyant ; mais pense à tout le travail qu'il a abattu dans cette maison ; il y est né, il désirait y mourir.

— Ta, ta, ta, dit François, brusquement ; nous sommes trop pauvres pour faire de la

sensiblerie ; c'est bon pour les riches. Finissons-en une fois. Tu aviseras le père, ce soir, après le souper, pendant que je soignerai le bétail.

Un gros soupir répondit à l'ordre que le mari donnait à sa femme, et le chat, qui ronronnait sur le grand poêle en molasse, ouvrit un œil pour savoir ce qu'il y avait.

Dans la grande cuisine aux recoins sombres, Marie a dressé la table. Le café odorant fume et les pommes de terre belles rôties s'entassent sur le plat en faïence décorée : Taciturnes, l'homme et la femme, assis en face l'un de l'autre, mangent, les yeux fixés sur leur assiette. Au bout de la table, le grand-père essaie d'avaler quelques bouchées, mais il n'a pas l'air d'avoir grand appétit ; son morceau de pain, presque intact, demeure à côté de la tasse pleine. Avec ses yeux clairs, ses cheveux blancs, longs et soyeux, et son teint un peu rosé, le beau vieillard est l'image de la paix intérieure. Son âme sereine transparait à travers l'usure du corps et, malgré les rides de l'âge, on devine l'éternelle jeunesse, celle qui, selon les philosophes, s'alimente aux sources éternelles de la foi, de l'enthousiasme et de l'amour.

— Manges-tu, papa ? demanda tout à coup Marie.

— Non, ma petite, je n'ai pas faim. Ce malheureux cœur se remet à me faire souffrir. Il bat trop vite et s'arrête tout à coup pour de longs moments... Aïe !... justement, cela commence !

Et le visage contracté dit mieux que des paroles ce qu'endure le patient.

— Cela va déjà mieux, reprend-il bientôt, J'aurai eu froid hier en allant couper le bouleau pour mes balais. L'hiver ne me vaut rien. Il n'y a plus moyen de travailler. Ah ! mes pauvres enfants, quelle charge je vais être pour vous !

L'homme et la femme ne répondent pas ; ces mots du grand-père correspondent trop bien à leurs préoccupations. Ils éprouvent une sorte de honte mêlée de crainte, comme s'ils pensaient que le vieillard pouvait lire au fond de leurs cœurs les pensées les plus secrètes.

Voulant échapper à cette gêne, François avale prestement le reste de sa portion. Puis, de son pas lourd, il traverse la cuisine et disparaît dans le corridor sombre.

Sous ses doigts tremblants, Marie, pour se donner une contenance, roule un peu de mie de pain. Enfin, prenant courage :

— Père, dit-elle...

— Que veux-tu, petite ?

— François est très fatigué, ne trouves-tu pas ?

— Oui, il aurait besoin d'un bon domestique.

— Impossible, père, tu sais combien il faut économiser à cause de ces cautionnements.

— Je sais, fait-il lentement ; avant de signer, j'aurais dû réfléchir. Je pensais qu'Antoine payerait ; maintenant qu'il est mort quelqu'un doit répondre à sa place. C'est vous, mes pauvres enfants, qui aurez le souci.

— Ecoute, reprend-elle enhardie, la municipalité nous offre un pensionnaire. C'est un garçon de quinze ans, fort et robuste. Il pourrait faire l'ouvrage d'un petit domestique et ne coûterait rien. Seulement il faut le loger. Nous avons pensé à ta chambre et, comme elle est trop petite pour deux personnes, tu irais à l'Asile. On y est si bien ! La vieille tante Fanchette rajeunit depuis qu'elle y est ; son fils qui l'a vue dimanche me le disait encore hier. Puis, il y a le chauffage central ; ce sera bon pour toi. Avec cette maladie de cœur, il ne faut pas avoir froid.

Elle parlait vite, vite, craignant sans doute une interruption qui lui enlèverait le courage.

Mais le vieillard ne songe pas à causer. Allongeant sur ses genoux ses mains veinées de bleu, et la bouche un peu ouverte, à cause de la respiration difficile, il reste là, immobile. Alors, elle se sent mal à l'aise ; de l'irritation ou une réponse vive ne l'eussent point étonnée, mais ce calme étrange lui fait peur.

— Papa, dit-elle timidement, tu es d'accord ? C'est pour ton bien, pour le nôtre aussi. D'ailleurs, j'irai te voir !

Il ne répond pas directement. Avec effort, comme une personne qui a oublié le sens des mots :

— Quand faudra-t-il partir ? Bientôt ?

Elle rougit un peu et grimace un sourire pour cacher son trouble.

— Pas demain, c'est Noël ; d'ailleurs, nous voulons encore fêter ensemble la nouvelle année. Peut-être le deux janvier... n'est-ce pas ?

Il inclina la tête, sans dire un mot, et péniblement s'achemina vers la porte du fond.

— Tu vas te coucher ? demande-t-elle encore.

— Oui, j'ai froid. Cela vaudra mieux d'être au lit.

— Alors, tu garderas la maison, car je vais avec François à l'église, pour voir l'arbre de Noël.

Pauvre père, pense la jeune femme, il a mieux supporté la nouvelle que je ne l'aurais pensé. Je croyais, pourtant, qu'il était attaché à la maison ! Quand on est vieux comme lui, on ne souffre plus des séparations. Et, le cœur allégé, elle se hâta de serrer la vaisselle dans l'armoire, pour être prête quand viendrait le moment d'aller au temple.

Les étoiles scintillantes égrènent dans l'azur les girandoles de leurs feux dorés. Aucun bruit ne s'échappe des maisons closes ; tout le monde s'est rendu dans la vieille chapelle, autour du sapin enguirlandé. A peine si quelque jeune mère reste auprès de son pourrisson. Seul en sa chambrette obscure, le vieux père David passe, pour la dernière fois, la veillée sainte dans la maison familiale où il est né, où il a vécu, aimé, souffert !

A voix entrecoupée, il dit à la nuit sa grande peine : Il faut partir ! Laisser aux jeunes ces choses d'autrefois que j'aime et qui, pour eux, ne sont rien ! Abandonner les chers souvenirs et dire adieu aux vieilles habitudes ! Lentement, une larme glisse le long de la joue amaigrie et demeure dans le pli profond de la commissure des lèvres. Elles sont tristes, les larmes de vieillard ; ce n'est plus la tiède ondée printanière, qui fait éclore les bourgeons et qui donne la vie, mais bien la pluie glaciale d'arrière-saison, arrachant aux rameaux les dernières feuilles jaunies. A travers la vitre, les étoiles semblent regarder, compatissantes.

Le malade a joint les mains : « Seigneur, ma peine est trop grande pour que je puisse la supporter !... Aie pitié, pitié !... Mais je suis lâche, reprend-il. Le Maître n'avait pas un lieu où reposer sa tête, et j'oserais murmurer ?... Que ta volonté soit faite, enfant de Noël que j'adore !

Il se tait et reste couché sur le dos, immobile, regardant le ciel. Le sacrifice est accompli ; désormais, il peut aller à l'Asile.

Quand, une demi-heure plus tard, François et Marie rentrèrent à la maison, le père David n'avait pas changé de position; on aurait pu croire qu'il dormait. Arrivés devant sa porte, les deux époux s'arrêtèrent; on entendit un conciliabule à voix basse :

— Marie, va voir s'il est réveillé, et j'entrerai pour lui dire...

Sans se faire prier, elle obéit.

— Papa, tu dors? demanda-t-elle joyeusement.

— Non, petite; je songe.

— Ecoutez, dit François, qui a suivi sa femme. J'ai réfléchi; le discours de Noël m'a remué la conscience. Toute la soirée, je me suis fait des reproches. On n'envoie pas un père comme vous à l'Asile, quand il y a, à la maison, une fille et un gendre pour le soigner. Ce serait injuste. Votre place est ici, avec vos enfants. Ceux qui n'en ont point peuvent aller demander du secours aux étrangers. On vous garde; voulez-vous?...

Trop ému pour répondre, le vieillard tend les mains pour étreindre celles qu'on lui tend; le souffle lui manque. Enfin, à mots hachés, il murmure :

— Mon âme... bénis... l'Eternel et... n'oublie aucun de... ses bienfaits.

— Père, demanda plus tard Marie, avant

d'aller se coucher, désires-tu quelque chose?

— Non, petite... Si, pourtant; ouvre la fenêtre, que j'aie de l'air.

— Tu prendras froid.

— Non! Ne crains pas.

Marie et François se sont retirés, mais le vieux père David n'a pas l'impression d'être seul. Il éprouve, au contraire, la sensation d'avoir, autour de lui, ceux qu'il a connus et aimés : ses parents, l'oncle Joseph, les tantes, sa femme; tous les chers morts!... C'est comme une galerie de portraits qui défile, souriants, et lui font des signes d'affectueux appel.

— Que Dieu est bon! pense le vieillard; il me permet d'attendre ici, paisiblement, le grand revoir. Quand sera-ce?

Par la fenêtre ouverte arrivent des sons de cloches; c'est la messe de minuit, au village voisin.

— Noël! Noël! murmure le père David; grande joie dans le ciel, sur la terre... et pour moi aussi. Gloire à Dieu! Paix...

Il n'alla pas plus loin; dans ses yeux, soudain révoltés, venait de passer la lumière éternelle. Les mains jointes, il resta ainsi, le sourire aux lèvres. Joyeusement, il avait répondu à l'appel suprême, et maintenant, dans l'au-delà, son âme pieuse fêtait le Noël des rachetés.

M^{me} H. Gailloud.